

Récit

Démodikè

YOUNES FENNICH

Sommaire

Chapitre I : L'italienne de la gondole

Chapitre II : Démodikè

Chapitre III : La grande plaidoirie

Chapitre IV : La voix de l'auteur

Chapitre V : Le train ne viendra pas de sitôt

Chapitre I

L'italienne de la gondole

Tout ce qu'il se rappelait c'était ce regard qu'il avait remarqué trop tard alors que la gondole arrivait à la station Dorsoduro à Venise. Et lorsque ses copains le bousculaient et le poussaient pour descendre, il restait accroché à ce regard comme à une corde métallique tellement solide qu'il se remémore encore, malgré le poids de l'âge, les moindres détails des traits du visage angélique de l'italienne de la gondole au regard ensorcelant et sortie de nulle part.

Mais il fallait descendre et quitter la gondole parce que la sottise de la jeunesse était capable de faire fendre l'alliage le plus dure et le plus solide de toutes les cordes métalliques de l'univers qui tentent de maintenir le lien de la chance à saisir au moment opportun. La sottise avait gagné, et la gondole imperturbable continuait sa glissade s'éloignant doucement, sûrement, dépourvue de lui, emportant l'italienne qui le fixait encore dans une tentative désespérée de maintenir son attrait, mais la gondole eut tôt fait de disparaître...

C'était la première fois qu'il ressentait cette terrible impression qu'il ne servait à rien de tenter d'expliquer quoi que ce soit à ses copains, ce drame silencieux qui venait de se produire, c'était la première fois qu'il découvrait l'absurdité et l'inconsistance des esprits ambiants, des autres, de tous les autres... Mais armé d'un sourire crétin d'adolescent affreusement inexpérimenté, il détournait son esprit de l'empreinte de ce regard qui l'avait accroché à un destin voué à l'inaccomplissement. La gondole, la fille italienne aussi brune que bien faite, et tout ce qui avait secoué en lui des sensations autres que physiques dont il ne savait encore rien du tout, tout cela c'était déjà du passé, mais le sentiment d'être passé à côté d'une autre vie lui avait transpercé le cœur.

Sa vie à l'époque venait à peine de commencer, il était jeune, vigoureux, dynamique, bon vivant doté d'une âme d'aventurier romantique ; sensible et tenace à la fois. Un jeune homme décidé d'accomplir tant de choses qu'il ne s'était pas encore précisé, guidé uniquement par la bonté de son cœur blanc comme le lait, pur comme l'eau de roche, baignant dans la plus affreuse méconnaissance de l'espèce humaine, des gens, et c'est pour cette raison qu'il était heureux. Ah, la jeunesse !

Le vieil homme était là, dans cette gare sophistiquée des temps modernes. Il regardait les trains passer, s'arrêter et puis repartir. Il les examinait d'un regard hagard et perçant à la fois, un regard tantôt adolescent tantôt expert, du haut du fardeau de souvenirs et d'expériences qu'il portait désormais sur ses épaules restées larges malgré l'âge. Un train dont il ne savait pas grand-chose, à part sa destination, Mais Il était certain de le reconnaître quand il serait là.

La journée ne fut pas longue. Le vieil homme quitta la gare. Ce n'était pas pour cette fois-ci. Mais il reviendra demain, se dit-il, demain est toujours meilleur. Tant de trains ratés dans sa jeunesse, il n'était pas question d'en rater le dernier. Ainsi soit-il...

Il ouvrit le frigidaire et prit une barquette d'émincés de poulet déjà marinés auparavant par les soins du boucher du coin, content non pas de pouvoir encore subvenir à son besoin d'alimentation basique, mais de pouvoir encore apprécier la nourriture bien cuisinée, sans restrictions et sans régime, malgré le troisième âge qui se rapprochait davantage de lui et le poids des décennies qui s'étaient accumulées à une vitesse vertigineuse, mais sans pour autant effacer les stations fixes, les souvenirs précieux, l'enseignement riche de la vie qu'il avait vécu à pleines dents. C'était devenu presque le seul moment de plaisir qui lui restait, ce plaisir gastronomique qu'il faisait durer en prenant tout son temps pour penser et réfléchir aux projets de plats qu'il préparait à la perfection et qu'il dégustait seul, car le monde n'avait qu'à aller au diable, ce monde dont il n'avait plus besoin, ce monde imbécile, si ingrat et si vaniteux et narcissique, lâche et radin. Mais le vieil homme savait que viendrait le temps où il expliquerait tant de choses à la postérité, aux bons ignorants, et par moment d'évasions sincères, il s'exerçait au récit :

Ceux qui croient encore qu'être utile consiste à dénoncer les coups tordus de la vie et ses acteurs mal inspirés n'ont rien compris, parce qu'en fait il n'y a pas d'ennemis à combattre à part soi-même... Pour comprendre, il faut impérativement passer de la jeunesse pétulante au troisième âge, quand sonne le glas de la retraite annonçant l'époque royale où on voit tout clairement de haut, en silence, en souriant, laissant faire laissant passer les choses, car à ce moment-là on sait qu'il est possible de tout comprendre mais impossible de changer quoi que ce soit.

Les militants pour une justice indépendante sont bien pauvres d'esprit, et ne s'éveilleront que lorsqu'ils comprendront que démocratie et justice juste et payante ça ne rime pas, mais ce sera trop tard car à ce moment-là ils ne disposeront que de l'énergie à peine nécessaire pour leur permettre d'observer en

silence et puis rire de la vie, de sa simplicité, qui pourtant paraît si compliquée aux jeunes.

La jeunesse qui croit pouvoir changer le monde ne dispose pas du mécanisme cérébral pour savoir et assimiler que la vie publique est meublée d'avatars programmés irréversiblement. La jeunesse ne s'assagit pas ni ne mûrit avec l'âge, elle voit juste son mécanisme cérébral se perfectionner aux dépens de tous les autres organes qui s'affaiblissent fatalement, et dès lors la seule voie à emprunter c'est celle de la réflexion confortable, sans efforts, silencieuse. Il n'y a rien à expliquer à la jeunesse qui dispose de l'énergie nécessaire pour changer le monde, pour le reprogrammer, car lorsque le moment arrive où l'on se rend compte qu'il fallait comprendre avant, on sait finalement qu'il est toujours trop tard, sans que cela ne nous attriste ou nous chagrine, car à ce moment-là on est en mesure de se rendre compte que l'imperfection ostensible de la vie cache l'infaillibilité de sa construction par le Créateur sublime.

Le plus bénéfique dans la vie c'est son imperfection apparente qui catalyse l'instinct de conservation nécessaire pour la survie. Sur terre on ne vit pas, on survit. Riches ou pauvres, on ne mange pas pour vivre mais pour survivre d'abord, et quand les riches passent au régime c'est pour survivre seulement, autrement ils ne se priveraient pas de tant de plats délicieux. Et puis, on est soit riche et malade soit pauvre en bonne santé, et parfois même pauvre et malade en même temps, mais riche tout court ça n'existe pas. La bonne santé n'est jamais permanente et la maladie n'est pas que physique, car soit on est attaqué par des virus et des bactéries soit on est affecté par des problèmes insolubles. Et le bonheur, quant à lui, ne nous est accessible que lorsqu'on est content de ce qu'on est et de ce que l'on a, et à cette fin la recette ne peut être que divine. C'est dire que le bonheur c'est juste un sentiment sincère de satisfaction, c'est aussi simple que ça. La vie ce n'est pas juste une succession d'événements, d'incidents ou de rencontres. La vie c'est plutôt une belle continuité d'existence, jusqu'à nouvel ordre, un nouvel ordre certain, établi avec une précision supérieure qui laisse quand même une marge, plus ou moins petite, de décision autonome et personnelle qui implique une grande responsabilité de conscience.